



# Des Larmes de jasmin

Ebatbuok

**Ebatbuok** est un solitaire, une sorte de Peter Pan qui, avant de pouvoir flâner librement parmi les étoiles, a voyagé des années durant dans un immense trou noir, se nourrissant de lectures, de science-fiction et de nuages. Et quand il en a émergé, par les portes de la création, ce fut pour découvrir des connexions dans la grande mer de l'inconnu qui n'est qu'un des autres noms de la magie du vivant et il tenait des clefs entre ses mains. Alors, il est devenu maître de jeux de rôles, dessinateur de BD, nouvelliste, psychonaute et, par-dessus tout, il est resté si fondamentalement rebelle à toute contrainte qu'il ne s'impose que les siennes... Mais y a-t-il des prisons mieux gardées que celles dans lesquelles on emprisonne nos rêves ? L'écriture est une clef...

Illustrations : Marchetto

**O**h, maman, très chère petite mère, je ne sais pas vraiment comment te raconter l'histoire. Je ne suis pas doué pour ça... Ce n'est pas le sort que m'a réservé la destinée. Je sais que tu aurais aimé que j'aie le don pour l'art et le charme de ce bonimenteur de cirque qui fut mon père. Je sais même, parfois, que tu me vois comme un ange. Toi, maman, très chère petite mère, qui ne sait me regarder qu'avec les yeux de celle qui m'a porté dix mois durant.

Dix mois durant, maman. Je faisais plus de douze livres lorsque je suis enfin arrivé. Jamais personne dans la région n'avait vu ça. Quel fardeau j'ai dû être pour toi et quelle élégance as-tu encore de ne me l'avoir jamais reproché. Que tu aies survécu à l'opération nécessaire pour que je vienne au monde, que tu aies pu me tenir sur toi pendant que ton ventre béait, rouge de notre sang, tient du miracle.

Du rouge et du blanc, ton sang, maman... Je te jure que je peux revoir cet instant quand j'arrive à voyager dans le verger de ma mémoire. La petite salle humide donne sur la cour intérieure du monastère. Je fixe le massif de jasmins à travers la fenêtre mais, comme à chaque fois, je ne sens pas leur odeur, je ne perçois que le goût métallique du sang qui assèche ma bouche et une image qui s'impose à moi, sans doute la première : ma main est tendue vers la lumière, à travers l'ouverture de la fenêtre. Une goutte perle sur l'éclatante blancheur de la fleur aux cinq pétales. Un insecte s'envole. Et c'est un filet de sang qui gicle ensuite de la tige qui me relie encore à toi. Des tâches carmin sur des pétales de neige...

Oh, maman, très chère petite mère, je suis arraché à la lumière après avoir poussé mon premier cri. J'aurais tant aimé qu'il soit pour toi, qu'il soit mon salut pour la première fois que je t'aie vue. Le tapis de tes entrailles maman, presque aussi rouge que les fleurs. Presque aussi beau aussi. Parfois, quand j'arrive à fermer les yeux si fort que des rides m'en restent sur les côtés, je vois ces longues et si profondes racines à l'intérieur de ton ventre et je sais qu'elles ont été fertiles. Que je suis ton parterre de jasmins.

Le boucher qui t'a servi de médecin dit quelque chose à une femme habillée en gris. On me pose un instant sur toi. Je n'entends pas ton cœur, je ne sens pas tes bras. Ma tête, mes bras, mes jambes sont secoués dans tous les sens par ma douleur, ma grande souffrance. Ça fait mal de venir à la vie.

Il y a un cri. Sans doute celui de la femme en gris.

Mon pied se coince dans le jardin de tes viscères. C'est humide et

*à peine tiède. Ma bouche cherche ton sein. Je tourne la tête et vois le massif de jasmin. Vert, rouge et blanc. Des mains me saisissent ; mon pied glisse sur une des tes racines, maman. Les mains me soulèvent. Le vert, le rouge et le blanc se mélangent...*

*Je sombre dans le noir...*

— Mon père ?

— Oui, mon fils ?

— Est-ce que j'aurais avoir le droit de t'appeler tonton ?

— Pourquoi, mon fils ?

— Ben, parce que j'ai bientôt sept ans. Ch'uis grand maint'nant. Et puis ch'ais bien que t'es le frère de maman. J'ai entendu les nonnes parler, tu sais. Ça fait un peu bizarre d'avoir à t'appeler *mon père*. Tonton, je trouve que c'est mieux. C'est toujours comme ça que maman me parle de toi, tu sais.

C'est l'été, l'air est si sec que la sueur semble s'évaporer aussitôt. Peut-être qu'elle devient poussière pour rejoindre les anges. La main de mon oncle est rêche contre mon visage. Son visage grave ressemble à du vieux papier mâché et j'ai beaucoup de mal à soutenir son regard.

— Tu sais, mon fils, si tu veux vraiment être grand, il faudra arrêter de parler avec maman. Là, où elle se trouve, on ne peut plus vraiment la déranger.

— C'était en rêve, tonton.

— Ne m'appelle pas tonton, mon fils. Si tu dois avoir l'âge de raison, tu dois connaître la valeur des choses.

Je ne sais pas avec lequel de ses yeux étranges qui partent de chaque côté il me fixe, mais il y a du dégoût dans chacun d'eux. Dans les veines qui ressortent du blanc de ses yeux, je reconnais les racines rouges qui étoilent le ventre de maman. Je ne comprends pas ce que cela veut dire. Mais ça me fait peur

— Ça veut dire que tu as plus de valeur que maman ?

— Non. Ça veut dire que mon rôle mérite que tu m'appelles mon père et que tu fasses l'effort de ne plus parler à ta mère.

— Mais... Pourquoi est-ce que le ciel m'interdirait de parler à ma mère si c'est là que tu dis qu'elle est ?

C'est à ce moment précis que je comprends. Une toute petite lumière se ravive dans les yeux de tonton. Une sorte de flamme très brû-

lante qui se nourrit du bûcher amer de la colère. Je l'entends déglutir et ravalé sa salive. Il me fixe sans répondre.

« *Parce que ta mère n'est pas au Paradis, disent la flamme et le bruit de sa gorge. Parce que ta mère était une catin.* »

Ma peur prend un autre visage.

— Mon père ?

— Oui, mon fils...

— Est-ce que les enfants ressemblent forcément à leurs parents ?

— Non, mon fils... Tout est une histoire d'éducation. Il y a plusieurs versets dans la Bible qui disent qu'on ne peut pas tout devoir à son sang. C'est d'ailleurs pour ça que des hommes comme moi existent : pour porter la parole de Dieu et empêcher les gens de recevoir une mauvaise éducation.

— Ça veut dire que j'pourrai ne pas être comme ma maman ou mon papa ?

— Non, mon fils, tu ne le seras pas. Qui sait... Tu deviendras peut-être homme d'Église, comme moi. Ou bien charpentier comme Joseph. Tu es fort pour un enfant d'à peine sept printemps. Si, à ton âge, tu en fais déjà dix, on peut s'attendre à ce que tu deviennes un sacré gaillard quand tu seras grand.

— Quand j'serai grand, j'serai plus grand que les plus grands ?

— Pourquoi pas ? Et si c'est le cas, il faudra que tu vives avec la pensée que c'est un don que t'aura fait le Seigneur et dont tu devras faire profiter ton entourage.

— Et j'pourrai travailler dans un cirque ? Du genre d'venir un homme fort qui soulève du métal. Je pourrai peut-être rencontrer papa, comme ça...

La flamme me transperce. Encore la colère. Une pure rage à peine contenue.

— Non, mon fils, tu ne pourras pas ! À l'heure qu'il est aujourd'hui, ton père doit être bien loin maintenant ! Sans doute à l'étranger.

Un insecte passe devant nous. Un petit papillon orange. Il file vers le parterre de jasmins. Je sens ma gorge se nouer. Le goût du sang monte jusqu'au bout de ma langue.

— Mon père ?

— Oui, mon fils ?

— Pourquoi il y a des gens qui disent que mon papa c'était le diable ?